

Voir Rome et mourir

La Grande Bellezza de Paolo Sorrentino, Italie, 2013, 142 min

Zoé Protat

Volume 32, numéro 1, hiver 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70745ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Protat, Z. (2014). Compte rendu de [Voir Rome et mourir / *La Grande Bellezza* de Paolo Sorrentino, Italie, 2013, 142 min]. *Ciné-Bulles*, 32(1), 32–33.

Voir Rome et mourir



ZOÉ PROTAT

Une fête immense. *Overdose* de couleurs, de musique et d'alcool. Ce soir, Rome célèbre son roi des mondains, Jep Gambardella. L'auteur n'a publié qu'un seul roman, *L'Appareil humain*, il y a maintenant plus de 40 ans. Désormais introuvable, cet ouvrage lui a permis de faire fortune. Depuis, il est devenu journaliste, mais sa principale activité consiste à organiser des dîners où lui et ses précieux invités dissertent d'eux-mêmes jusqu'à plus soif : c'est l'univers à la fois étourdissant et étouffant des milliardaires, fêtards et autres *socialites*. Questionnés sur leurs occupations, ils répondent : « Moi? Je suis riche. » Gustave Flaubert aurait soi-disant voulu écrire un roman sur le néant. Un roman qui pourrait également être celui de la Rome de Jep : celle des paillettes et des mystères de la nuit.

Aucune ambiguïté dans l'analogie : Jep est Rome, Rome est Jep. La fusion est établie dès la première séquence du film. S'échappant malicieusement d'un gâteau, une plantureuse starlette, pur fantôme fellinien, s'exclame : « Joyeux anniversaire Jep! Joyeux anniversaire Rome! » Mais si

la ville est éternelle, Gambardella n'a « que » 65 ans. Il semble cependant que, pour lui, ce soit l'heure des bilans. Dans le tourbillon sans fin de son existence se manifesteront ainsi quelques infimes moments décisifs : la mort d'une fiancée jamais oubliée, le suicide d'un jeune homme perturbé, le départ d'un véritable ami et la fugace envie de se remettre à écrire...

Le sixième film de Paolo Sorrentino est donc le portrait conjoint d'un homme haut en couleur et d'une cité mythique ; portrait qui, évidemment, n'aura rien de conventionnel. On se souvient des films précédents du réalisateur : **Il Divo** et sa peinture rythmée, presque rock'n'roll, du politicien Giulio Andreotti ; **This Must Be the Place** et ses tableaux impressionnistes décalés. **La Grande Bellezza** mêle les deux. Sorrentino est un formaliste du genre excessif et éclatant. Sous ses doigts, la caméra virevolte, se met la tête en bas, se permet des ralentis outrés. Il multiplie les images saisissantes, singularisées comme des toiles et truffées de symboles. Les décors, telle cette terrasse fleurie avec vue sur le Colisée (!), sont un sur-

prenant ravissement pour l'œil. Il n'y en aura jamais assez. Le film embrasse toute l'Italie éternelle : la splendeur romaine et ses ruines irrémédiablement debout, le poids de la religion, le Parti communiste aussi, toujours pilier de l'intelligentsia en ce début de XXI^e siècle. Mais il n'ignore pas non plus l'Italie en tant qu'empire du vide clinquant, musique *eurotrash* tonitruante à la clef et logo géant de Martini surplombant tout de ses lumières.

Dans ce faste de femmes fardées et d'hommes en canotiers, Jep se promène. Davantage qu'acteur, il est observateur. Sa déambulation constante figurerait-elle une quête de sens? Ce serait l'explication évidente, souhaitée, morale. Mais nous n'aurons finalement que peu d'information sur cet homme énigmatique qui ne semble jamais à sa place. « Je suis passé à côté de l'histoire », affirme-t-il. Écrivain sans livre, séducteur solitaire ou pilier de bar du troisième âge, il est pourtant parfaitement intégré dans un monde dont il incarne l'essence : le raffinement, l'esprit, le divertissement et... le vide. Débarrassé des oripeaux qui l'engonçaient dans **Il Divo**, le grand Toni Servillo fait preuve



d'un indéniable charme dans ce rôle. Son visage malicieux mais bienveillant, magnifique dans sa maturité, semble tout droit sorti des années 1970 et réveille une fois de plus les fantômes de la grande époque du cinéma italien.

Paraphrasant son titre, **La Grande Bellezza** est une œuvre d'une sidérante beauté plastique. Des séquences oniriques marqueront à coup sûr les yeux et l'esprit : une soirée d'injections de botox qui confine à la cérémonie occulte ou une visite nocturne des plus beaux palais de Rome en compagnie d'un homme qui en possède toutes les clés dans une mallette ! La dernière partie du film, qui observe de plus près les institutions de la religion catholique à travers la figure mutique d'une nonne bientôt sanctifiée, bifurque quant à elle vers le burlesque. De grinçants, les personnages deviennent caricaturaux. Mais dans tous les cas, Sorrentino demeure un maître du dialogue ciselé. Les discussions frivoles de la bande de Jep, qui alternent entre réflexions profondes et piques mondaines, sont de véritables bijoux pour les oreilles. Les références intellectuelles abondent,

l'humour est corrosif et irrésistible. Comme à son habitude, le réalisateur mélange les diatribes délivrées à la vitesse grand V dans la langue de Dante à de longs moments contemplatifs, silencieux ou entièrement livrés à la musique. Nous sommes devant un cinéma précieux, fasciné par la splendeur de l'art. Architecture, *action painting* ou encore théâtre expérimental font partie du quotidien de ces privilégiés qui, pourtant, semblent tous être des créateurs frustrés. Grandeur et décadence...

Mais voilà : comme les pétillantes fêtes qui laissent hagards aux aurores, **La Grande Bellezza** se révèle un peu vain. Le récit, relâché, accumule les épisodes et les paraboles à répétition, jusqu'à en devenir parfois abscons. Un personnage affirme ainsi que les trains de danseurs qui animent les soirées sont « beaux parce qu'ils ne vont nulle part »... affirmation qui se discute. Cette esthétique crépusculaire et baroque n'est-elle qu'ésbroufe ? Rome, le film et l'existence même de Jep sont finalement d'extraordinaires contenants pour un contenu volatile. Et la vie n'est qu'un grand « truc » de magicien,

comme cette girafe de synthèse qui fait irruption dans le cadre à la stupéfaction de Gambardella ! Devant tant de folie, impossible de ne pas évoquer Federico Fellini... Pour n'importe qui la référence serait trop écrasante, mais Sorrentino la supporte bien. C'est déjà un exploit. (Sortie prévue : 24 janvier 2014) ▀



Italie / 2013 / 142 min

RÉAL. Paolo Sorrentino **SCÉN.** Paolo Sorrentino et Umberto Contarello **IMAGE** Luca Bigazzi **SON** Emanuele Cecere, Sylvia Moraes et Marco Saveriano **MUS.** Lele Marchitelli **MONT.** Cristiano Travaglioli **PROD.** Francesca Cima et Nicola Giuliano **INT.** Toni Servillo, Sabrina Ferilli, Carlo Buccirosso, Galatea Ranzi **DIST.** Métropole Films